

Les Principes de la Morale et du Goût, en deux poèmes. Traduits de l'Anglois de Mr. Pope. Par Mr. Du Resnel, Paris, Briasson, 1737.

**Traduit par l'Abbé Du Resnel aussi appelé
Jean-François Du Bellay Abbé des Sept-Fontaines
(1694-1761)**

DISCOURS PRÉLIMINAIRE DU TRADUCTEUR

(xix) De l'aveu de tous ceux qui l'entendent, il n'y a rien de si concis que la Langue Angloise. C'est en cela que les Ecrivains de ce Pays font principalement consister sa beauté, & ce qui les détermine à lui donner la préférence sur la nôtre. L'illustre Auteur que j'ai déjà cité [i.e. Roscomon], & qui est regardé comme un des grands Critiques de sa Nation, avoue que la Langue François est abondante, fleurie, agréable à l'oreille; il ajoute qu'elle a peut-être même plus de douceur que l'Angloise: mais en récompense il défie qu'on lui montre jamais dans aucun de nos Ouvrages cette force, & cette énergie Angloise, (xx) qui en peu de mots comprend tant de choses. Un trait, dit-il, une pensée que nous renfermons dans une ligne, suffiroit à un François pour briller dans des pages entières [...].

(xxi) J'aurois désiré qu'il m'eût été permis de ne prendre dans ces Traductions que les libertés que l'Auteur eût été obligé de prendre, s'il avoit voulu lui-même se traduire en François; mais l'avis unanime de ceux que j'ai consultés, & même de plusieurs Anglois qui savent parfaitement leur Langue & la nôtre, m'a forcé d'en user autrement. Quelques belles que soient les choses, nous y voulons absolument de l'ordre. C'est même ce qui distingue nos Ouvrages de ceux de tous nos (xxii) Voisins, & presque le seul talent qu'il ne nous disputent pas. J'ai déjà averti que Mr. Pope n'avoit pas cru devoir s'y astreindre dans l'Essai sur la Critique. Je me suis donc trouvé dans la nécessité de diviser ce Poème en IV Chants, de rapprocher des idées trop éloignées, & de recoudre certains morceaux qui paroissent détachés de leur tout . [...]

(xxiii) Ce qui vient des Etrangers, dit Aristote dans sa Rhétorique, paroît admirable; & tout ce qui paroît admirable, plaît & réjouit. Cette pensée, si elle est vraie, ne peut trouver son application parmi nous. Soit amour de Nation, ou, comme il nous plaît de l'appeller, amour du bon Goût, on nous accuse de vouloir tout ramener au nôtre: & il faut avouer que l'air étranger, loin de nous plaire, est souvent un fâcheux préjugé contre tout ce qui en porte le

caractère. Comme (xxiv) en cela nous-nous laissons plutôt conduire par sentiment que par raison, il n'y a guères que le tems, & l'habitude qui puissent effacer ces impressions. Mais l'un & l'autre agissent lentement, & presque toujours sans que nous-nous en appercevions.

Depuis la dernière Paix nous commençons, il est vrai, à nous familiariser avec les Anglois. La plupart de ceux qui se piquent de bel-esprit, ou de science, se croient à présent obligés d'apprendre leur Langue. Leurs illustres Ecrivains ne nous sont plus inconnus; & si quelques-uns de nos Auteurs pouvoient être soupçonnés de les entendre, on seroit tenté de croire que c'est d'eux qu'ils auroient appris à faire un usage commun des mots les plus extraordinaires, raffiner sur les sentimens du cœur, mettre dans tous ses mouvemens des différences imperceptibles, & à former de tout cela un jargon presque aussi métaphysique, & aussi inintelligible que celui de l'Ecole. Mais cette espèce de liaison est encore trop récente, pour me persuader que nous soyons bien disposés à simpatiser ensemble; & il est étonnant, qu'étant si voisins, nous soyons si éloignés (xxv) de goût & de sentimens. Nous-nous accommoderions encore mieux du caractère des Italiens. Les uns & les autres ont à-la-vérité, par rapport à nous, quelque chose de très-singulier dans leur façon de penser, mais avec de grandes différences, qu'il n'est pas inutile de remarquer, pour mettre le Lecteur plus au fait des Ecrivains Anglois.

L'Italien, emporté par le feu & par la vivacité de son imagination, s'évapore pour ainsi dire, & nous donne comme la fleur de son esprit. L'Anglois rentre en lui-même, & tire tout de la profondeur de son génie. Les pensées du premier ne paroissent qu'ingénieuses, celles du second ne paroissent que solides. Les uns perdent à l'examen, les autres y gagnent communément. Les pensées des uns surprennent par leur nouveauté, mais il semble en même tems qu'on auroit pu les imaginer aisément. Celles des Anglois ont je ne sai quoi de si extraordinaires & de si abstrait, qu'on a peine à comprendre comment elles ont pu se présenter à leur esprit. Tous deux tombent souvent dans le bas & dans le puéril, mais vous diriez que l'Italien s'y laisse aller par légèreté, & que (xxvi) l'Anglois s'y précipite par réflexion. L'Italien ne peut s'empêcher de mêler quelque chose de comique & de burlesque dans son sérieux; l'Anglois au-contraince conserve toujours un certain air rêveur & sérieux jusques dans son comique. Le premier vous éblouit d'abord; mais lorsqu'on regarde de près, on n'y trouve souvent que du faux, ou, comme on l'a dit, du clinquant. Le second vous donne

réellement de l'or, mais de l'or tel qu'il sort de la Mine, sans couleur, sans éclat, & mêlé de beaucoup de matières étrangères. Enfin, l'Italien réjouit & amuse agréablement l'imagination, mais il est rare qu'il instruisse. L'Anglois veut toujours instruire, il y réussit même assez souvent; mais il occupe & fatigue si fort l'esprit, qu'on sort de sa lecture, comme de la compagnie de ces Savans réservés & sentencieux qui gênent, & qui lassent dans le même tems qu'on les admire.

Tels sont, suivant nos idées, les rapports & les différences qui se trouvent en matière d'esprit dans ces deux Nations. Il suffit que la peinture que je viens d'en faire, convienne au plus grand nombre de leurs Auteurs, (xxvii) pour que les particuliers qui se sont élevés au-dessus du génie qui régné parmi eux, n'ayent pas lieu de s'en plaindre. Comme tous ceux d'une Nation ne peuvent pas se flater d'avoir les avantages qu'on lui attribué, de-même il seroit injuste de prétendre que tous en eussent les défauts. De semblables portraits sont toujours sujets à de grandes exceptions. C'est avec la même précaution que je souhaite qu'on lise ce que la nécessité où je me suis trouvé de toucher à plusieurs endroits de mon Auteur, m'oblige de dire encore sur le goût des Anglois en opposition avec le nôtre. Ils aiment à donner à penser jusques dans leurs moindres Ecrits, & croient faire plaisir au Lecteur de lui laisser toujours quelque chose à deviner. Nous voulons qu'on nous épargne la peine de la recherche, & trouver sans qu'il en coûte rien à notre empressement. Ils imitent très-heureusement la Nature: mais semblables aux Peintres Flamands, peu délicats sur le choix de la Nature, tout ce qui la représente dans le Vrai leur plaît. Nous y souhaitons du choix, & malgré la finesse & la correction du pinceau, (xxviii) nous blâmons l'Ouvrier, si son sujet n'est pas noble & grand. Plus attentifs au fond des choses qu'à la manière de les exprimer, pourvu que leurs pensées soient renduës avec force & avec netteté, ils prétendent qu'on doit être satisfait. Pour nous, accoutumés à confondre la beauté du stile avec la beauté du sens, nous donnons souvent plus d'attention au tour de la pensée, qu'à la pensée même. Ce qu'ils appellent simple, naïff & familier, est presque toujours regardé parmi nous comme bas, grossier & trivial. Ils conviennent que nous parlons & que nous écrivons bien, mais en même tems ils soutiennent que nous ne savons pas penser. De notre côté, nous leur reprochons que leurs pensées sont si alambiquées, tirées de si loin & si subtiles, qu'elles ne font qu'embarasser l'esprit sans l'éclairer. Ils assurent que nous n'avons aucune des parties (xxix) qui forment le Poëte, & disent nettement que nous ne pouvons prétendre à la gloire

de l'être. Nous convenons qu'ils ont du feu, mais un peu sombre, qui répand plus de fumée que de lumière; qu'ils ont de l'imagination, mais de cette imagination qui tient plus des noires rêveries d'un mélancolique, que des vives saillies d'un génie heureux & fécond; que leur stile est fort & élevé jusqu'à l'enthousiasme; mais aussi nous leur appliquons ce mot de Pétrone, vous parlez plus en Poètes qu'en Hommes, *plus poeticè quam humanè locutus es*; & nous disons d'eux en particulier, ce que le Duc de Boukinghan dit de tous les Poètes en général, Pour un seul inspiré, dix seront possédés.

(xxx) [...] Mais le François, né vif & impétueux, s'impatiente de tout ce qui l'arrête dans sa course: il tend toujours à son objet, & traite d'importun & de frivole tout ce qui paroît l'en éloigner. L'Anglois, qui joint à un génie vaste & profond une facilité surprenante pour l'invention, ne peut se captiver dans les bornes d'une juste exactitude; il hazarde souvent, des choses qui n'ont ni règle ni mesure; & tient pour maxime, qu'un Poète ne doit reconnoître d'autre Maître qu'Apollon, c'est-à-dire, en bon François, son imagination. Pour nous, (xxxii) qui pensons qu'il est moins honteux à l'Homme de se laisser conduire que de s'égarer, nous prenons volontiers les Anciens pour guides; & comme nous-nous croyons obligés de nous soumettre aux règles, il n'est pas facile de nous persuader qu'il y ait dans le monde aucune Nation assez privilégiée pour être en droit de s'en dispenser.

Il ne m'appartient point de décider sur ce qu'il y a de juste ou d'outré dans ces accusations, encore moins de vouloir balancer les avantages que nous prétendons avoir sur nos Voisins, non plus que ceux par lesquels ils se glorifient de l'emporter sur nous. Je ne sai même s'il y a personne qui puisse se flatter d'être assez affranchi dans ses impressions de l'habitude & des préjugés de l'éducation, pour ôser le faire. Mais qu'on prouve, si l'on veut, que souvent la sagesse & la circonspection de nos Auteurs dégénère en timidité; que ce qui nous paroît téméraire, n'est que hardi; que nous appelions licence, ce qui mérite le nom de généreuse liberté; & que cette extrême retenue que nous-nous imposons sur les idées & les expressions communes & ordinaires, vient d'une fausse (xxxiii) délicatesse qui énerve nos Ecrits, loin de les embellir. Quand tout cela seroit évidemment prouvé, nos Ecrivains n'en concluront jamais qu'il leur soit permis de blesser ouvertement les lois qu'ils trouvent établies.

C'est à eux de s'y conformer jusqu'à un certain point, & de conserver ce quelles peuvent avoir de bon, sans chercher à plaître par ce qu'elles ont de défectueux. S'il est permis de flater

les Hommes sur leurs foibles, ce ne peut être qu'en vue de les en guérir, & de les ramener au bon-sens. Notre Langue ne manque point de force, c'est nous seuls qui en manquons, & qui ne savons pas la faire valoir. [...]